

Un jour de ma vie

Farid Chettouh

Numéro 74, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6049ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chettouh, F. (2006). Un jour de ma vie. *Brèves littéraires*, (74), 112–114.

FARID CHETTOUH

Un jour de ma vie

à mon frère Hechili Ablelaziz
le musicien

C'était un jour comme tous les jours. Sans soleil, sans amour, je promenais mon âme escarpée sous les monts ensablés des restes de l'aurore, des mouettes ridicules valsaient au boulevard du recul, des nomades rangeaient les cendres du crépuscule jaunissant dans leurs valises empestées, des enfants jonglaient avec des nuages et s'amusaient à perforer les lois de ce béton qui a tellement raison.

Sous le crachin du granite, des bouches rassemblées cherchaient vainement un dernier repas pour un dernier Judas, des hommes déguisés en hommes crachaient des grêlons sur les cicatrices d'un palmier étranger et des femmes portant les robes du voyage déterraient le cadavre anonyme d'un poème sans titre et sans rimes.

Dans ce troublant paysage qui me révélait à moi-même, je m'asseyais sur un banc qui voulait déguerpir, je me ratatinais sur ces nattes de marbre en beuglant mes outrages à tous les dieux.

Je me rétrécissais comme une flamme embryonnaire, je me cramponnais aux syllabes du hasard, aux aquarelles des pluies de passage pour crayonner sur mon cahier terne le profil pâle du jour.

Avec mon regard de défunt je contemplais ces passants, ces morts bien vivants.

Navrants, mesquins, crispés et salés comme ce souffle qui venait mourir sur mes lèvres bleutées, sans doute celui de la vie, la vieille vie. Derrière mon cœur hanté, j'écoutais gargouiller mes os quand je voulais retenir mon corps qui divaguait, qui griffonnait dans l'exiguïté du faubourg. Mes pieds trempés de laideur guettaient les quelques graines d'amour oubliées sur les fenêtres froides du jour.

Mes pas rumaient leurs plumages infectés.

Mes oreilles suçaient l'essence de ce paraître qui teintait le silence chahuteur de ces heures aguicheuses.

Mes narines frissonnaient l'extase de ce panorama gitan coloré par mille oiseaux nus sur leurs ailes de poussière, assourdis par les chants de leurs misères, mille prophètes peignant des voies menottées par leurs prières, mille poètes puisant leurs vers dans le sang de l'hiver, mille marins délavant leurs univers dans leurs vagues larguées à la mer.

Et moi et moi dévêtu, hypnotisé par cette macabre caricature, la langue engourdie, le squelette froissé, ivre de sueur, de toutes les guerres qui se dévoraient dans ma tête.

Je consolais ma douleur, exorcisé par une étrange sensation d'être toujours au-dessus des choses. J'escaladais les échelles de ce ciel qui s'évanouissait sur mes murs désunis.

Pour rejoindre ma nuit et recommencer cette mort si jolie.

Ce jour de ma vie.